

LE PERE DENIS PETAU

D'ORLEANS

JÉSUITE

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

M. l'Abbé J. C. CHATELLAIN.

1 fort vol. in-8. Prix franco 81.55

AVANT-PROPOS

Tous les écrivains catholiques n'ont qu'une voix pour dire que la Compagnie de Jésus fut manifestement suscitée de Dieu, comme un rempart contre le protestantisme au seizième siècle, et au dix-septième contre le jansénisme. Un des plus saints personnages du dix-septième siècle, M. Olier, qui vivait au commencement de la seconde hérésie, écrivait en parlant de l'époque encore toute récente, où le flot de la première, soulevé par Luther, avait rompu les digues : " En ce temps-là parut la Compagnie de Jésus, en Italie ; elle avait commencé dans l'Espagne, en saint Ignace, son fondateur ; elle s'était formée dans la France, en l'Université de Paris ; et ce fut à Rome, selon la promesse qui lui en avait été faite, qu'elle donna les premiers éclats de sa ferveur, de sa pénitence et de sa capacité pour prêcher la doctrine chrétienne à tous les peuples, et pour détruire les hérésies, ce qui est l'objet spécial de sa mission. " M. Olier ne voyait-il pas de ses yeux les Fils de saint Ignace à l'œuvre contre le protestantisme et le jansénisme ?

En dehors des catholiques, ceux-là même qui détestent trop les Jésuites pour les croire suscités de Dieu, s'accordent à reconnaître, en les maudissant, la grandeur de leur rôle et la puissance de leur action au sein des luttes dont il s'agit. Et comment nier cela ? Est-ce que, dans le langage reçu alors, on ne disait pas simplement, pour qualifier la seconde de ces luttes : *Jansénisme et Jésuites* ?

Eh bien, qu'on demande les noms des vaillants luttés de la Compagnie de Jésus dans ces deux formidables attaques contre l'Église ! Seuls les Jésuites et les érudits pourront répondre. Ces noms ne sont environnés d'aucune popularité, et, alors même qu'on s'occupe d'histoire, on les ignore à peu près absolument. On se contente, suivant qu'on pense bien ou mal, de mettre sur le pinacle ou de traîner dans la boue les membres de la Compagnie de Jésus en général : il n'est pour ainsi dire question d'aucun membre en particulier.

Tous les Jésuites d'alors combattaient-ils donc avec le même talent et le même éclat ? De prime abord ce n'est pas supposable : il y a toujours eu et il y aura toujours des degrés dans la valeur et l'influence des hommes. Ou bien faut-il dire qu'ils se cachèrent si bien pour combattre, qu'ils étaient insaisissables, tout en remplissant un rôle immense ? Ce serait absurde. Les ennemis de la Compagnie de Jésus peuvent être assez naïfs, avec tout leur esprit, pour prétendre des choses comme cela ; mais quiconque a un peu de bon sens ne saurait les admettre.

Certains noms de Jésuites de ce temps-là sont toutefois fort connus ; ce sont ceux des aumôniers les plus marquants de nos rois. Étaient-ils donc les membres les plus éminents de la Compagnie, parce qu'ils étaient les plus en vue ? Ce serait une grande erreur de le croire, à l'exception du premier de tous, le célèbre aumônier de Henri IV. Il y avait des Jésuites de bien autre taille que les directeurs de consciences royales, et bien autrement dignes de l'histoire par leur talent, leur science, leur zèle, leurs luttes et leurs vertus. D'où vient qu'on ne parle pas de ceux-là ? D'où vient que les noms des champions les plus influents de la cause protestante ou janséniste sont présents à l'esprit de tous, tandis que ceux des plus vaillants fils de saint Ignace, combattant pour la cause de l'Église, sont ensevelis dans l'oubli ?

La question est d'autant plus curieuse que bon nombre de cardinaux, d'évêques, de prêtres et de religieux, en dehors des Jésuites, sont forts connus, surtout dans le monde ecclésiastique, pour leurs travaux, leur zèle et leurs succès, au milieu des luttes du seizième et du dix-septième siècle.

On dira peut-être : " Mais vous ne songez donc point au grand théologien Bellarmin, et au saint missionnaire François Régis ! " Oui, contre les Protestants. Et avec eux qui donc ? Qu'on mette de suite, sans recourir à sa bibliothèque, un seul grand nom de Jésuite, à côté de tant de noms jansénistes que tout le monde sait par cœur, à moins donc que ce soit celui de Bourlaloque qui était, comme on l'a dit, le roi des prédicateurs en même temps que le prédicateur des rois, mais qui ne s'occupa jamais de controverse, et qui n'avait que douze ans lorsqu'Antoine Arnauld publia le plus célèbre de ses livres !

Est-ce que par hasard les Jésuites qui, de nos jours, gardent si fidèlement dans des vies admirablement écrites la mémoire de leurs Pères les plus en renom, ne songaient pas alors à ce culte de la grandeur et de l'illustration fraternelles ? Ils y songeaient certainement, mais pas de façon à laisser pour l'avenir des monuments durables à la gloire de ceux qui étaient morts en combattant les bons combats. Ils écrivaient leurs vies, mais ils les écrivaient pour eux-mêmes, beaucoup plus que pour le public, à part quelques rares excep-

tions, qui leur semblaient demander quelque chose de plus, parce que ceux dont il s'agissait avaient été élevés sur les autels, ou avaient vécu à l'ombre des trônes. Ces vies d'ailleurs étaient pour la plupart fort courtes, et ressemblaient plutôt aux tables de matières qui terminent un volume qu'aux pages qui doivent le composer. Par suite disparaissaient tout naturellement de la connaissance du public des noms que des actes éclatants ne mettaient plus en évidence. On parlait quelque temps encore de ceux que la mort avait enlevés au milieu de leurs œuvres fécondes, et puis c'était fini, ou à peu près fini : ils restaient dans la mémoire de la famille religieuse, ils ne restaient partout dans la mémoire de la famille naturelle, et, en dehors de ceux qui savent autre chose que ce qui fait du bruit, ils ne restaient point du tout dans la mémoire du public et de l'histoire.

Les écrivains d'alors n'avaient garde de suppléer à la modestie des Jésuites vis-à-vis de leurs Pères qui n'étaient plus. Est-ce que beaucoup d'entre eux n'étaient pas leurs ennemis, ennemis souvent ouverts et plus souvent encore cachés ? Ni le Parlement, ni la Sorbonne, ni l'Université, ni le clergé séculier, ni même les autres ordres religieux, n'étaient pressés de chanter les louanges des Jésuites, qui avaient cependant partout d'excellents amis : on les trouvait assez haut comme cela. Qu'on lise les écrits du temps, et l'on saura à quoi s'en tenir là-dessus ! Or, il ne reste du passé que ce qu'on en a jeté dans le public, et aussi, fort heureusement, ce qui, jeté dans une sorte de secret sur d'obscurs papiers, n'a pas péri dans la poussière des bibliothèques, et peut enfin se retrouver, quand on cherche bien, et qu'on a à cœur de ressusciter des morts de plusieurs siècles, en recueillant patiemment et à la fois leurs membres épars.

Bien des morts ont été ainsi ressuscités de nos jours. Si seulement les écrivains de talent, qui ont su fouiller dans les bibliothèques et interroger les vieux manuscrits pour en faire sortir des volumes à la gloire des Huguenots et de Port-Royal, avaient entrepris avec bonne foi et loyauté quelque travail analogue à la gloire de la Compagnie de Jésus ! Évidemment ce vœu que nous formulons n'a pas le sens commun. Écrire des pages pour l'exaltation des Jésuites : allons donc ! Leur cause ne méritait que des anathèmes, bien qu'ils aient été les vainqueurs. Honneur aux vaincus ! Honneur aux ennemis implacables du Pape et de l'Église ! On ne saurait trop écrire pour leur réhabilitation dans l'esprit public. Et n'ont-ils pas été, à travers deux siècles, les meilleurs pionniers de la Révolution, qui nous a émancipés en renversant le trône et l'autel, et qui par ses immortels principes nous a mis en possession de tous nos droits.

À défaut de ces écrivains libres-penseurs, dont le talent n'est pas contestable, mais dont les opinions le sont beaucoup trop, pourquoi nos écrivains catholiques, qui sont si nombreux et dont plusieurs sont si remarquables, n'ont-ils pas eu l'idée de faire revivre quelque une des grandes figures de la Compagnie de Jésus, au seizième ou au dix-septième siècle ? Que de belles vies ont été publiées de nos jours, vies que tout le monde a lues avec autant d'admiration que d'édification, et qu'il est superflu de citer, parce que les noms de leurs auteurs sont présents à tous les esprits. Eh bien ! non, rien n'a été fait pour la Compagnie de Jésus, pas même pour son incomparable Fondateur, dont la vieille vie ne cadre évidemment plus avec ce qui se trouve présentement dans toutes les mains pour la gloire de tant d'autres saints. Aussi qu'il donc dans le public lit à l'heure qu'il est la vie de saint Ignace ?

Si on ne songe pas à élever au Fondateur de la Compagnie de Jésus un monument digne de lui, comment songer à écrire la vie de quelques-uns de ses disciples dont personne ne s'occupe plus, celle du Père Denis Petau par exemple ?

On ne s'occupe plus que d'une manière générale des Jésuites d'il y a deux ou trois cents ans, si illustres qu'ils puissent être en réalité, en dehors de ceux qui portent le titre de saints ; c'est un médiocre encouragement pour les écrivains qui peuvent être tentés d'entreprendre des vies particulières remontant à cette lointaine époque. Quel intérêt en effet le public pourra-t-il prendre à les lire ? Un autre obstacle plus grave encore peut-être : où ramasser les éléments de ces vies qui n'ont pour ainsi dire jamais été écrites ? Comment reconstruire toute une existence ? Comment retrouver tous les traits d'une physionomie ? Comment raconter des choses capables d'intéresser et de captiver ? Est-ce qu'on ne s'expose point à manquer de lecteurs, tout en rassemblant avec beaucoup de fatigue et de travail ce qui a pu échapper à l'oubli ? En voilà assez, croyons-nous, pour refroidir le plus beau zèle. Et vraiment il ne faut pas en vouloir aux écrivains qui reculent devant la tâche. N'est-il pas tout naturel qu'on regarde au succès ? Quel plaisir d'écrire au courant de la plume, lorsque les matériaux abondent, lorsque les narrations ont par elles-mêmes le plus grand intérêt, lorsque les personnages sont déjà

illustres aux regards de tous, lorsque surtout l'Église les a couronnés de cette popularité incomparable qui s'appelle la sainteté !

Il faut le dire : nos écrivains catholiques se sont surtout occupés de vies de saints. On ne saurait trop les en féliciter : quel meilleur choix pouvaient-ils faire ? Hasardons toutefois une remarque relative à ceux qui ont écrit sur le seizième et le dix-septième siècle. N'est-il pas vrai que, dans l'ensemble des résultats féconds qui ont découlé pour l'Église du concile de Trente, ils ont par-dessus tout fait ressortir l'influence de la sainteté ? Ils étaient dans leur sujet, et par suite il n'y a lieu à aucun étonnement. À Dieu ne plaise que nous nous inscrivions en faux contre leur manière de voir ! Ce n'est pas nous assurément qui voudrions placer une note discordante dans le concert qui existe là-dessus, et qui est si universellement répété dans toutes les vies, ou dans toutes les préfaces de vies de saints, qui touchent à cette époque, qu'il en est devenu banal. Encore ne faut-il pas confondre le renouvellement intérieur de l'Église avec ses victoires extérieures, si on peut appeler victoires ces luttes qui se terminèrent par la perte de la moitié de l'Europe devenue protestante. Est-ce la sainteté qui arrêta le torrent et l'empêcha de tout envahir ? Oui, sans doute, ce fut la sainteté, mais ce fut aussi et peut-être surtout la science, sans parler de la main de fer de Richelieu, qui n'était pas précisément une main de saint. Il faut en dire autant de la défaite du jansénisme en remplaçant le nom de Richelieu par celui de Louis XIV. Tout ce que nous voulons faire remarquer consiste simplement en ceci : c'est que peut-être on n'a pas assez rendu hommage à la science de cette époque, en se laissant aller à l'enthousiasme de sa sainteté. Des noms de savants, dignes de l'histoire de l'Église et de la postérité à l'égal des noms de saints, bien qu'à d'autres points de vue, restent enfouis dans l'oubli, comme leurs œuvres dans la poussière des bibliothèques, tandis que des noms de femmes, qui ont eu le privilège de vivre dans un couvent à côté d'une sainte, sont devenus sous la plume éloquentes de l'historien des noms que tout le monde sait par cœur.

Une réflexion vient tout naturellement ici : " Pourquoi les Jésuites d'aujourd'hui ne travaillent-ils pas à ressusciter les Jésuites du seizième et dix-septième siècle ? S'ils ne se chargent pas de cette œuvre, qui donc s'en chargera ? La réflexion, ce semble, est fort juste, et pourtant elle ne l'est peut-être pas.

Qui peut douter de l'affection des Jésuites d'aujourd'hui pour les Jésuites d'autrefois ? Qui peut douter de leur désir de rendre hommage à tant d'hommes éminents, qui furent leurs modèles et qui, pour ceux qui les connaissent, sont leurs gloires ? Ils n'ont pas épargné les volumes pour les Ravignan, les Pontlevoy, les Olivaux, les Milleriot, pour d'autres encore, et ils ont bien fait : il faut laisser aux âmes que ces saints religieux ont gagnés à Dieu, ou qu'ils ont conduites dans la voie de la perfection, le souvenir de ceux qui furent leurs pères, et il faut aussi que notre société aveugle sache ce que sont pour elle les Jésuites, qui, loin de travailler à la troubler et à la perdre, sont toujours prêts à dépenser et à donner leur vie pour elle en même temps que pour l'Église. Mais les Jésuites peuvent-ils aussi volontiers écrire la vie de leurs Pères d'autrefois que celle de leurs Pères d'aujourd'hui ? En réfléchissant quelque peu, on trouvera peut-être que non.

On accuse assez les Jésuites d'ambition, sans qu'ils s'avisent de jeter à la face de notre siècle le spectacle de leur grandeur des siècles passés, où ils étaient les aumôniers des rois, les prédicateurs de toutes les grandes chaires, les directeurs de tout le grand monde et les premiers éducateurs de la jeunesse. Il est vrai, ils pourraient dire bien haut qu'en même temps ils couraient à toutes les extrémités du globe, sur les vaisseaux de la France, pour implanter partout l'amour de leur patrie avec l'amour de l'Église ! *Les Jésuites sont des ambitieux* : on ne veut pas sortir de là. Eh bien ! soit. Leur ambition, c'est de travailler à la gloire de Dieu, au triomphe de l'Église et au salut des âmes. Quels reproches leur a-t-on faits pour avoir pu dans le passé satisfaire cette ambition sur une très large échelle ? Se prétendent-ils exempts de toute faiblesse ? Il n'y a que les Anges et les Saints dans le ciel qui ne pèchent pas. Les ambitieux qui à l'heure qu'il est exploitent bien autrement la France que les aumôniers des rois d'autrefois, et qui crient à l'ambition de la Compagnie de Jésus en la mettant à la porte, devraient bien commencer par se laver les mains ! Les Jésuites ont eu raison de ne pas faire revivre de nos jours des souvenirs glorieux, que des esprits aveugles sont incapables de comprendre. Rien de Jésuite ne trouve grâce devant ces hommes-là : que serait-ce d'un Jésuite d'autrefois, fût-il un puits de science, un foyer de zèle et un héros de vertu, ressuscité par un Jésuite d'aujourd'hui ?

On peut croire aussi que les Jésuites d'aujourd'hui ont voulu respecter la manière d'agir des Jésuites d'autrefois, et qu'ils ont trouvé bon de laisser dormir dans leur sommeil d'humilité ceux dont personne n'a troublé le repos depuis plusieurs siècles, et qui, après la mort, comme pendant la vie, préféraient sans doute à l'éclat de la renommée la pratique du mot de l'invitation : *Aimez à être inconnu et comploté pour rien* !

Avons-nous deviné au juste les motifs, si motifs il y a, du silence des Jésuites de nos jours sur leurs plus glorieux Pères du passé ? Nous ne savons. Mais ce que nous savons bien, c'est que l'un d'eux avait eu l'idée d'écrire quelque chose sur celui dont nous publions aujourd'hui la vie, et qu'il y a renoncé pour un motif ou pour un autre.

Un profane, quel qu'il soit, laïque ou prêtre séculier ne peut pas avoir les scrupules des Jésuites en cette matière, et le champ est complètement libre devant lui pour la louange, comme aussi pour le blâme. Il peut louer tout à son aise sans craindre de passer pour un panégyriste intéressé de la Compagnie de Jésus ; et il peut bla-

mier tout à son aise aussi, sans être arrêté par cette délicatesse élémentaire, qui défend de porter une atteinte quelconque, si juste qu'elle puisse être, à ses propres ancêtres.

C'est dire que le blâme se trouvera quelquefois dans ce volume au milieu de la louange. Les Jésuites, on peut en être sûr, ne nous le reprocheront pas. Ils sont de leur temps, aussi bien que nous, et peut-être mieux que nous, et ils n'ont pas besoin de leçon pour apprendre qu'ils ne peuvent plus être aujourd'hui ce qu'ils furent naguère. L'ombre du passé fait toujours peur à leurs ennemis, qui ne les connaissent point, et, sous prétexte d'envahissements imaginaires, on les dépouille d'une liberté qui leur appartient comme à tout le monde, et des bornes de laquelle ils ne songeaient pas à sortir. Ah ! c'est que, pour étendre le règne de Dieu et de son Fils Jésus-Christ, les Jésuites, comme l'Église, n'ont besoin que de la liberté qui appartient à tout le monde. Et on leur refuse cette liberté, comme on la refuse de plus en plus chaque jour à l'Église, parce qu'on ne veut plus, ni de Dieu, ni de Jésus-Christ.

Comment avons-nous été amené à écrire la vie de Denis Petau, qui fut en France, dans la première moitié du dix-septième siècle, l'un des plus vaillants luttés de la Compagnie de Jésus contre le protestantisme et le jansénisme, en même temps que l'un des plus illustres savants de son époque, sinon le plus illustre de tous, aussi bien par l'universalité de son érudition et de ses aptitudes, que par la lucidité et la puissance de son esprit, et par la fécondité multiple de ses œuvres ?

Avons-nous été pris de l'idée de chanter des louanges à la gloire des Jésuites ? Non. Personne plus que nous ne les admire et ne les aime, mais nous ne doutons pas que nos louanges soient le dernier de leurs soucis. Nous n'avons jamais eu d'ailleurs aucuns rapports intimes avec eux, et à peine connaissons-nous de très loin quelques-uns d'entre eux.

Avons-nous été ému du silence et de l'oubli qui environnent la mémoire de leurs plus illustres Pères du passé, et nous sommes-nous cru la vocation de commencer à combler le vide, en faisant un premier ouvrage, qui peut-être en appellerait d'autres, et qui serait le point de départ d'une justice de l'histoire à la hauteur des services rendus et des mérites acquis ? Pas le moins du monde. Nous n'avons jamais pensé à tout cela, et même, pour être franc d'une façon complète, nous ne nous en étions jamais guère aperçus.

Avons-nous donc entrepris un beau projet cet ouvrage pour avoir, comme tant d'autres, le plaisir de nous dire à nous-même, bien content : *J'ai fait un livre* ? Pas davantage.

Voici en quelques simples mots l'histoire du volume que nous publions.

Nous venions d'arriver d'Amérique en France, il y a trois ans, et nous nous trouvions pour quelques mois à Paris, avant de retourner sur les bords du Mississippi à des travaux qui, pour être deux au missionnaire, n'en sont pas moins rudes sous le soleil dévorant de la Louisiane. Qui ne connaît à Paris cette longue file de bouquinistes, dont les établissements en plein air s'étendent sur les bords de la Seine, depuis le pont qui aboutissent à la rue aux Ours jusqu'au pont de Notre-Dame ? Et qui n'a été là bouquinier quelques fois, interrogeant cinquante mille volumes pour en trouver un à son goût et à son usage ? Nous sommes de ceux qui bouquinier volontiers, pour avoir en par hasard quelques bonnes fortunes, à la suite desquelles on garde une espérance que d'innombrables déceptions ne parviennent pas à détruire. Et puis bouquinier est un repos en même temps qu'une occupation. Pour nous reposer donc, à la suite de grosses fatigues, et pour nous occuper en nous reposant, nous bouquinions. Heureuse trouvaille tout à coup, au milieu d'ailleurs volumes où la postérité avait pu depuis des années et des années s'incruster tout à son aise : *La vie de Denis Petau d'Orléans* ! À défaut de compatriotes et d'amis vivants on est heureux de sentir la main d'un compatriote et d'un ami mort : c'est ce que nous finies avec un empressement que nous n'avons pas oublié. Nous ne pouvions pas laisser dans l'abandon, au milieu de l'indifférence de tous et peut-être du mépris de beaucoup, ce compatriote et cet ami : ce fut une véritable passion, notre cœur, et une immense dépense pour notre bourse de l'époque avec nous. Pendant tous les soirs qui suivirent, nous nous entendîmes si bien et nous conversâmes si cordialement et si aimablement ensemble, que nous ne pouvions plus nous quitter, et qu'en effet nous ne nous sommes plus quittés depuis. La conversation était bonne, consolante, rafraîchissante : car le volume dont il s'agit n'était rien autre chose que les *Peines de David traduites des Septante et de l'hébreu en latin et mis en vers grecs par le Père Denis Petau*. Notre compatriote et ami nous suivit peu après en Amérique, tant la liaison de part et d'autre était devenue intime : il nous accompagna dans toutes nos missions, sur les bords des grands fleuves aussi bien qu'au milieu des forêts, dans l'humble évangélisation des Noirs à la campagne comme dans les solennelles prédications aux Blancs dans les grandes villes, et, après six mois de travaux courageusement supportés ensemble, il revint avec nous en France il y a deux ans, beaucoup moins fatigué que nous malgré son grand âge, qui date de l'année 1631, où il fut mis au jour à Paris, tout Orléanais qu'il était, chez *Sébastien Cranoisy, typographe du Roi, rue Saint-Jacques, à l'enseigne des deux cigognes, avec privilège du Roi*, bien entendu.

Nous n'avons point songé jusque-là à écrire la vie du Père Denis Petau : c'était simplement un ami du cœur que nous chérissions sans avoir la pensée de le glorifier.

Notre amour des bouquins nous fit bouquinier de nouveau à notre retour à Paris, et chose singulière, un des premiers livres qui s'offrit à nos regards, non plus cette fois sur les Parapets de la Seine, mais à la vitrine d'un libraire du quai, fut un bel in-octavo, ouvert à la première page, et montrant sur ses deux premiers feuillets un